

## De la fabrique du sacré à la révolution eucharistique

### Quelques propos sur le retour à la messe

Du Fr. François Cassingena-Trévedy, moine de Ligugé et enseignant à l'Institut Catholique de Paris

C'est décidément chose étrange comme la messe, dans l'histoire religieuse de notre pays, a pu faire l'enjeu de débats et le fait encore, même depuis que l'immense majorité de nos concitoyens a cessé de s'y rendre, au point que l'on peut se demander, parfois, si toute cette chamaillerie épisodique n'entre point parmi les indicateurs de notre identité française. Que l'on songe à la fameuse boutade d'Henri IV converti par diplomatie au catholicisme, dans la perspective de son sacre de 1593 : « Paris vaut bien une messe », ou encore, en plein affrontement de la République et de l'Église à l'aube du siècle dernier, aux non moins fameuses « fiches » du Général André qui portaient éventuellement, sur les cadres de l'Armée, l'indication suivante : « va à la messe ». Alors que la normalisation d'une forme ordinaire et d'une forme extraordinaire du même rite romain (2007) n'a pas encore tout à fait aplani la courbe d'une opposition névralgique entre la « nouvelle messe » (1969) et la « messe de toujours » (?) qui connut chez nous son pic entre 1976 et 1988, la messe s'est trouvée tout récemment au cœur des revendications d'un puissant « lobby » catholique, au spectre complexe, auprès des autorités civiles, injustement soupçonnées de compromissions avec un antichristianisme souterrain et invétéré. Parce qu'elle a fait couler beaucoup d'encre ces derniers temps, et suscité de nombreuses prises de parole, il m'est venu à l'idée, ou plutôt il me tient à cœur de toucher quelques mots de la messe ou, plus exactement (car la nuance est considérable entre les deux termes), de l'Eucharistie. Ce faisant, j'espère, toujours attentif à tenir mon engagement, rendre quelque service, non seulement à la communauté catholique, mais au monde qui l'entoure et qui doit la considérer parfois, avouons-le, avec une certaine perplexité.

Assurément, la messe, passablement estompée du paysage sociologique français et désertée par une masse toujours plus considérable de baptisés officiels, a fait ces jours-ci beaucoup de réclame. Assurément, beaucoup de fidèles seront heureux, très prochainement, de retourner à la messe. Mais là ne devra pas s'arrêter notre chemin, et c'est précisément toute la matière de mon propos. Car enfin, sous la messe, l'Eucharistie ne s'est-elle pas faite ces temps-ci quelque peu oublier ? Tout le bruit que l'on a fait – et qu'à vrai dire l'on fait depuis si longtemps autour de la messe (sinon parfois au cours de la messe...) – ne nous empêche-t-il pas d'entendre l'Eucharistie ? Ne nous distrait-il pas sans cesse d'entrer dans le processus vertigineux qu'a inauguré,

pour nous, au soir de sa passion, le geste à la fois si simple et si innovant de Jésus ? Il va donc falloir que, pour notre édification mutuelle et pour l'édification du monde (il serait temps d'y penser...), nous retournions non seulement à la messe, mais à l'Eucharistie, à supposer que quelqu'un d'entre nous puisse se targuer de n'être jamais allé tout à fait jusque-là. Il va falloir que nous allions de ma messe à la messe (ce qui représente déjà un pas considérable), et puis de la messe à l'Eucharistie, ce qui est l'œuvre de toute une vie chrétienne et de tout le pèlerinage temporel de l'Église vers le Royaume. Il va falloir que nous allions de la messe qui agite, qui divise, à l'Eucharistie qui est le « signe de l'unité » (Vatican II, Constitution sur la sainte liturgie, 47, citant Augustin).

Les temps que nous venons de traverser, et qui sont loin d'être révolus sans doute, ont réveillé beaucoup de fantasmes archaïques : celui de nos peurs, bien sûr, mais aussi celui de la « religion » (sinon parfois de la religiosité) qui cherche à les exorciser. Et antiquum documentum novo cedatritui, chantait-on jadis dans le Tantum ergo qui accompagnait les Saluts du Saint-Sacrement, c'est-à-dire : « Que l'Ancienne Alliance cède le pas au Rite de la nouvelle. » Est-il certain que, touchant à ce « si grand Sacrement » – Tantum ergo Sacramentum – nous ayons vraiment fait le pas personnel et ecclésial qui va de l'ancien au nouveau, de l'archaïque à l'eschatologique, de l'habituel à l'inouï, du religieux au révolutionnaire, de la « religion » au christianisme ? Car enfin si nous savions le Don de Dieu (Jn 4, 10), si nous entrevoyions la portée de l'Acte pascal de Jésus qui nous a été transmis (1 Co 11, 23), si nous réalisions le caractère proprement explosif de la Fraction du pain (Lc 24, 35), alors nous ririons de nos mesquineries, nous pleurerions de nos disputes. De fait, à ausculter tout ce qui s'est donné ces derniers temps à voir, à lire et à entendre çà et là, l'on ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment de tristesse et l'on demeure parfois franchement ahuri. L'on croyait disparu depuis longtemps le « matérialisme » sacramental : en fait il est toujours vivace, il semble s'endurcir, et s'entretient de tout ce que notre religion non évangélisée comporte de primaire.

Je parlerai donc ici comme modeste théologien, mais aussi, tout simplement, comme baptisé, comme chrétien du XXI<sup>e</sup> siècle, comme chrétien « œcuménique » aussi respectueux de l'héritage de nos Pères dans la foi que soucieux de la réception de l'Évangile par le monde d'aujourd'hui. Rappelons d'abord que les sacrements chrétiens, gestes sauveurs du Christ identifiés et sans cesse approfondis par l'Église, traversent l'histoire des hommes : le style de leur célébration comme la théologie que l'on en fait. À commencer par l'Eucharistie qui est le plus grand d'entre eux, et justement parce qu'il est le plus grand. Tantum ergo Sacramentum... C'est ainsi que l'on peut considérer, au fil des siècles, une célébration paléochrétienne, une célébration médiévale, une célébration baroque, une célébration romantique, une célébration antéconciliaire et une célébration postconciliaire de l'Eucharistie. Et c'est encore ainsi qu'il s'est élaboré des théologies successives de l'Eucharistie : celle

d'Augustin, celle de Paschase Radbert, celle de Thomas d'Aquin, celle de Suarez, celle de Odo Casel, pour ne citer que quelques exemples. Aucune n'a eu ni n'aura d'ailleurs le dernier mot, puisqu'aussi bien le geste testamentaire de l'homme de Nazareth – le festin qu'il a fait de son destin – ne cesse de dévoiler des aspects inédits, compte tenu des investigations de l'exégèse et de la science historique, des évolutions de l'ecclésiologie, de l'expérience pastorale et spirituelle. Or, au fil de l'histoire, la grande tentation qui guette notre célébration, notre théologie et notre rapport subjectif à l'Eucharistie, est le matérialisme. Car il existe bel et bien un matérialisme qui plombe notre compréhension, notre fréquentation, notre « économie » des réalités les plus spirituelles. [1] C'est peut-être d'ailleurs autour de l'Eucharistie que la tentation « religieuse » se fait la plus forte : celle de réduire le Vivant et la Vie à quelque chose que l'on fait, que l'on tient, que l'on consomme, que l'on mérite, que l'on possède. C'est relativement à l'Eucharistie que la régression chrétienne vers le « religieux » se fait la plus menaçante, alors même que ce « religieux » se drape dans les atours d'un « sacré » dont les attaches étrangement païennes n'ont pas grand-chose à voir avec la nouveauté radicale – révolutionnaire – qu'a instaurée le christianisme originel.

La théologie du haut moyen-âge occidental, régressant à cet égard sur des pages d'Augustin qui n'ont rien perdu de leur justesse (Cité de Dieu, X, 6 ; Sermon 272), a parlé volontiers – et maladroitement – des sacrements comme « vases » et comme « remèdes ». De fait, ce serait tellement facile, dans un sauve-qui-peut, dans un mouvement d'accapuration infantile, de mettre le bon Dieu en boîte ! Mais les sacrements ne sont pas des vases tels qu'il s'en voyait autrefois sur les rayons des apothicaires et, même si le Christ guérit, les sacrements ne sont pas davantage des « médicaments » dans le sens immédiat du terme. Le Corps du Christ n'est pas une barre énergétique ni le Sang du Christ une tisane bio. Or est-il bien sûr qu'une conception magique, utilitariste et égoïste des sacrements, et particulièrement de l'Eucharistie, ne continue pas, aujourd'hui, à hanter le tréfonds des consciences chrétiennes ? Les vases sacrés de nos liturgies, si légitime que soit le souci que nous avons de leur beauté, ne doivent pas nous donner le change : rien ne confine la Présence. Et le vocabulaire de la « Présence réelle » lui-même ne doit pas prêter à contresens : res, qui renvoie à une Réalité vivante, au grand Réel, à Celui qui est le Véritable (1Jn 5, 20), se voit presque inmanquablement tiré, du fait de nos manipulations, du côté de la « chose ». Or l'Eucharistie n'est pas Quelque Chose, pas même la Chose la plus précieuse qui soit au monde : elle est Quelqu'un. Et ce n'est pas tout : elle est Nous, car Ceci est mon corps (Mt 26, 26), toujours au péril d'être chosifié, doit être sans cesse « équilibré », éclairé par l'affirmation paulinienne : Or vous êtes, vous, le corps du Christ (1 Co 12, 27). Peut-être la véritable « institution » de l'Eucharistie serait-elle à chercher (ou du moins à chercher davantage qu'on ne le fait d'ordinaire) dans la parole de Jésus lui-même en Mt 18, 20 : « Quand deux ou trois sont réunis en mon Nom, Je suis là au milieu d'eux. » L'Eucharistie n'est donc pas ce Quelque chose, si précieux soit-il, si « sacré » soit-il, à quoi nous la réduisons par

commodité, par faiblesse, par régression, par intérêt : elle est Lui, elle est Nous, elle est Lui avec Nous et Nous avec Lui, elle est cet Entre-Nous au milieu duquel Il surgit (ressuscite), au milieu duquel Il se produit librement comme Événement pascal, comme Événement unique. Elle est l'Aliment vivant (Jn 6) et personnel, humano-divin (Jésus, l'homme du Père), de notre vivre-ensemble-en-Lui. Elle est Présence, elle est Acte, avec toutes les conséquences « sociales » (proprement explosives et révolutionnaires), avec tout l'humanisme intégral qui en découle et dont Mt 25, 40 donne l'indépassable formule : En vérité, je vous le dis : « ce que vous avez fait à l'un de ces plus petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » Si l'Eucharistie est « provoquée » par notre décision de vivre ensemble (deux ou trois en mon Nom) et non par notre instinct grégaire, l'on saisit alors l'importance fondamentale de ce que nous mettons en commun, de ce que nous avons en commun, ou plutôt de ce que nous sommes en commun, et qui est proprement l'Église. L'Eucharistie n'est pas le bonbon d'une jouissance individuelle (mon Jésus à moi tout seul), mais l'inauguration sacramentelle de notre difficile construction commune en Corps du Christ, avec ses redoutables exigences et le ferme propos qu'elle réclame, car, même si nous avons toujours l'amour à la bouche et aux cordes de nos guitares, nos assemblées raboutent parfois les uns aux autres des êtres qui, en surface, ne peuvent pas se sentir, dans une proximité où se révèle l'humour du grand Vivant qui nous a invités. L'intimité la plus délicieuse avec Jésus postule la solidarité la plus industrielle avec ses « frères : en christianisme, il n'y a pas de vie mystique en a parte. Et la « messe », quand messe il y a, n'est pas autre chose que la célébration humble, exigeante et festive de tout cela. Je dis bien « célébration » et non « cérémonie » ni « culte » ; la messe n'est pas le culte de l'Être Suprême : laissons ce vocabulaire du « culte » aux autorités publiques, qui en usent au demeurant fort respectueusement et auxquelles on ne saurait reprocher, bien sûr, d'entrer dans le vif de la réalité en question.

La chosification récurrente et endémique de l'Eucharistie a deux corollaires. Le premier est le consumérisme sacramentel qui, inconsciemment sans doute, use de l'Eucharistie, non comme du Pain de vie (Jn 6, 34), non comme du Vivant-Pain postulant le vivre, avec ses vertigineuses conséquences existentielles, mais comme d'un objet de consommation religieuse qui se juxtapose sans scrupules, le cas échéant, à d'autres formes du consumérisme moderne, avec tous les excitants émotionnels qui les accompagnent d'ordinaire. L'on se met alors à réclamer le sacrement comme un droit [2], l'on exige son église comme son restaurant ou sa station-service, dans une même « grande surface » des besoins et des choses dont l'indifférenciation, affleurant dans certains propos récents, fait sérieusement problème. Pareille mentalité n'est pas sans lien avec la surconsommation sacramentelle à laquelle nous ont habitués, il faut bien le reconnaître, des siècles de chrétienté sociologique et qui, Dieu merci (peut-être !), se voit aujourd'hui de plus en plus compromise par la raréfaction des ministres ordonnés. Cette

« surconsommation » est d'ailleurs majoritairement le fait des grandes agglomérations urbaines, pourvues d'un clergé plus nombreux, et qui ne semblent guère se représenter les régions de « disette » eucharistique qui les environnent : comment ne pas considérer comme une injustice à la fois sociale et spirituelle (trop peu relevée comme telle), le fait que les villes aient un accès beaucoup plus facile à l'Eucharistie que les campagnes ? L'on peut s'interroger, en tout cas, sur une certaine prétention, une certaine revendication, quant à l'accès « automatique » à l'Eucharistie. Car l'on ne vient pas à l'Eucharistie automatiquement, machinalement, pour obtenir son quota de satisfactions personnelles et de relations sociales adjacentes. Une plus grande frugalité ne serait-elle pas de mise, que n'imposerait ni la pénurie grandissante de ministres, ni je ne sais quelle recrudescence de sévérité janséniste, mais la nature même de l'Eucharistie ? Ne faudrait-il pas envisager courageusement, pour l'avenir, et jusque dans nos communautés religieuses encore privilégiées, des messes plus espacées dans le temps, des messes qui viendraient consacrer, non pas un azyme insipide d'habitudes et de vies parallèles, mais le pain chaleureux, laborieux et complet de vies résolues à entrer pratiquement en communion profonde, à soutenir l'effort d'un pardon explicite et réciproque, et surtout ce partage fraternel de la Parole de Dieu qui, servant d'unique table sainte, fait la dignité d'un Peuple d'interprètes ? En d'autres termes, c'est l'épaisseur et la consistance de nos « provisions » eucharistiques qui sont à examiner et à travailler : provisions humaines faites de nos énergies, de nos travaux, de nos épreuves, de nos joies, de nos relations, tout ceci pour des eucharisties moins obligées, moins automatiques, moins machinales, qui viendraient tout simplement en leur lieu et en leur temps, et par conséquent plus à même de sustenter, parce que nécessitées par un arriéré de vie plus incarnée, plus ardente, et peut-être plus périlleuse (voir Ac 27, 33-38). Il ne faudrait pas que le désir individuel (sinon individualiste) de consommer nous obnubile à tel point que nous en venions à oublier, ici, ce que nous devons apporter : la matière première, le petit bois de notre humanité et les poissons de notre pêche commune, à l'issue de la peineuse nuit (Jn 21, 10).

Moins immédiat, peut-être, à se révéler comme tel, mais non moins grave, le second corollaire de la chosification de l'Eucharistie, ou sa seconde conséquence, est le cléricalisme. Car celui-ci se porte évidemment très bien de celle-là. Dans ces conditions, largement entretenues par les séquelles d'une théologie scolastique et tridentine mal comprise, toujours en passe de séduire, le prêtre s'impose comme le « sacrificateur » attiré qui « fabrique », qui « confectionne » l'Eucharistie (sacra facere), qui a autorité sur elle – sur Dieu même, pensez ! –, qui l'administre, qui la possède, avec la tentation trop évidente d'en confisquer la possession, avec le prestige personnel qui s'attache à son « pouvoir » (il faudrait évoquer ici la focalisation quasi magique sur les paroles de la consécration, si préjudiciable à l'équilibre de la théologie eucharistique). Prêtre fabriqué comme sacré par les instituts de formation cléricale, se fabriquant lui-même comme sacré dans la

représentation qu'il a de lui-même, et fabricant de sacré aux yeux de trop de chrétiens qui en restent à une religion préchrétienne, voire non chrétienne. [3] Tout cela est aussi dangereux que désuet. En réalité ce n'est pas le prêtre, encore moins le prêtre seul, qui « fait » l'Eucharistie, mais l'Église. Le prêtre n'est pas l'homme exceptionnellement habilité à la « confection » du sacrement, mais le coordinateur et le serviteur de l'Action eucharistique à laquelle toute la communauté chrétienne collabore. Il n'est pas le fournisseur de la dévotion eucharistique, mais l'intermédiaire – l'entremetteur judicieux et délicat – de la Rencontre de la Communauté avec son Seigneur : il est celui qui porte le souci de la vie eucharistique du Peuple de Dieu dans l'exercice concret de la charité dont l'Eucharistie est le sacrement. Il prend soin, si j'ose dire, du soin que le Corps de Jésus-Christ a de lui-même et de tout le Monde invité à faire Corps en Jésus-Christ. Il est à souhaiter, pour l'avenir, que le prêtre, exonéré d'un fonctionariat sacramentel dévorant qui réduit et épuise la portée véritable de son ministère, puisse participer ordinairement aux divers travaux séculiers des hommes et, de la sorte, se faire « ouvrier » au sens large et pluriel du terme. Faut-il ajouter que des hommes mariés seraient tout à fait en mesure de satisfaire à une telle reconfiguration du ministère ordonné ? Il est par ailleurs inutile désormais, compte tenu de l'état des lieux, de prétendre désespérément à la possession intégrale d'un territoire pour y imposer, pour y « maintenir » partout la messe. Le modèle territorial de la pastorale agonise et il est grand temps de battre en retraite pour oser et affiner d'autres modes, non de conquête, mais de présence : modes prophétiques, à proportion de leur modestie. Mieux vaut que le prêtre « lâche prise » territoriale pour faire signe, là où il est, à échelle humaine, en ayant à cœur d'éveiller une communauté nécessairement éparse à ses responsabilités baptismales, de faire grandir le Peuple de Dieu en intelligence de la Parole de Dieu, tandis qu'il s'abreuve lui-même profondément à cette source. L'on verrait bien, alors, non par effet d'une quelconque défaite, mais par décision positive et réfléchie, des eucharisties plus rares dans l'espace et dans le temps, mais aussi plus sommitales, c'est-à-dire mieux préparées par une longue marche commune (Lc 24, 13) vers ce « sommet » qu'elles représentent ; des eucharisties qui « restaurent » à l'étape (Lc 24, 28-30), au sens plénier du terme, parce qu'elles ne sont plus de simples chèques rituels sans provisions d'existence généreuse. Certains s'émerveillent du nombre de messes qui se disent à travers le monde en l'espace d'une minute : imaginons au contraire qu'il ne s'en célèbre qu'une seule où chacun se livrerait sans réserve au dynamisme pascal de Jésus-Christ et s'abîmerait littéralement, non dans des émotions sensibles, mais dans les conséquences logiques, pratiques – vertigineuses – de Ceci est mon Corps / Vous êtes le Corps du Christ : cette unique explosion nucléaire suffirait à transformer le monde. L'Eucharistie, en vérité, si on la laisse faire, si on se laisse faire par elle, personnellement, communautairement, mondialement, c'est de la dynamite : « Christ, Puissance (dynamis, en grec) de Dieu et Sagesse de Dieu » (1 Co 1, 24). « Puisse-t-il illuminer les yeux de votre cœur pour vous faire voir (...) quelle extraordinaire grandeur sa puissance revêt pour nous, les

croyants, selon la vigueur de sa force qu'il a déployée en la personne du Christ » (Ep. 1, 18-20).

Et c'est ainsi qu'avec la chosification de l'Eucharistie il convient d'évoquer cette espèce d'inflation du rituel qui porte préjudice au spirituel ou s'autorise de fausses spiritualités. Assujettissement du spirituel au rituel, comme si, moyennant la régression religieuse dont j'ai parlé plus haut, le rituel était un absolu et décidait de tout, même de la catholicité de ceux qui participent à la messe ou la célèbrent, avec toutes les excommunications sounoises que cela entraîne. On idolâtre les cérémonies au lieu d'entrer dans le mystère d'amour et de communion fraternelle dont elles ne sont que le seuil. Certes, il ne s'agit pas de mépriser le rituel ni d'en faire superbement l'économie. Le rituel est nécessaire à la célébration de l'Eucharistie, et ce pour trois raisons. Pour une raison anthropologique, d'abord, car l'homme est naturellement créateur de ritualité ; pour une raison sociologique, ensuite, car un minimum de ritualité est indispensable à un bien vivre ensemble ; pour une raison esthétique, enfin, parce que la célébration eucharistique, en l'occurrence, appelle spontanément tout « l'offertoire » de la beauté dont l'homme est capable (et Dieu sait les trésors de beauté architecturale, poétique, plastique, musicale dont l'Eucharistie ne cesse d'être le foyer). Reste que nos dispositifs rituels ne confinent pas la Présence, ne conditionnent pas la Présence, n'obligent pas le Vivant à se présenter parmi nous. La messe n'est pas une machine rituelle garantie (et dûment vérifiée) pour « fabriquer » de la Présence réelle ! Nous nous contenterons donc, pour satisfaire à ce que nous sommes, pour mieux nous donner rendez-vous mutuel, pour mieux honorer l'Ami qui vient à notre domicile, d'une ritualité sobre, digne, raisonnable, ni bizarre, ni obsessionnelle, ni maniaque, comme il se voit dans ces hybridations néo-rétro dont maints célébrants prennent couramment l'initiative. « Marthe, Marthe, tu t'agites... Une seule chose est nécessaire » (Lc 10, 41-42). Et puis, parce que le Vivant est agile et libre, parce que le Bien-Aimé saute sur les montagnes et bondit sur les collines (Ct 2,8), nous serons attentifs à tous les événements « eucharistiques » non ritualisés, non formalisés, inofficiels, de notre vie, à toutes les saillies imprévisibles de la Présence. Car il se passe bel et bien de l'eucharistique dans nos vies, et pas forcément à l'heure ni au lieu de la messe... Il se fait tout à coup de la Vie avec les natures mortes de notre vie... Tout ce minéral eucharistique, infiniment précieux, est à discerner après coup, à garder en mémoire, à conduire à l'église quand l'église est ouverte, et à apporter dans l'offertoire secret de nos messes dominicales, afin de ne pas y arriver le cœur vide. La fraction du pain (le premier et le plus beau nom de l'Eucharistie, Lc 24, 35 ; Ac 2, 42) dit quelque chose de la « fragilité » de Dieu et de la nôtre, en chemin : elle peut fulgurer tout à coup, entre les mains humaines les plus humbles, les plus rudes, les plus inattendues, tandis qu'elle échappe des mains de ceux qui pensent en être les propriétaires. Au vrai, il se rencontre partout des éclats du Vivant, et nous sommes nous-mêmes ces éclats. Nul

ne saurait mettre la main sur lui (Jn 7, 30), ni individu, ni institution. La manne est pure gratuité : elle pourrit dès l'instant qu'on la met en réserve (Ex 16, 19-21).

Nos églises vont ouvrir à nouveau leurs portes à tous ceux dont nous serons si heureux de revoir le visage et d'entendre la voix au terme de ces longues semaines de séparation. Fais-moi entendre ta voix, car ta voix est douce et ton visage est beau (Ct 2, 14), dit le Seigneur à son Peuple, dit la Parole de Dieu au Peuple de Dieu. Nos églises vont ouvrir bientôt leurs portes : il est temps d'y faire encore un peu de ménage. De nous mettre au clair, surtout, quant à la conception que nous nous faisons de leur finalité, c'est-à-dire de l'Eucharistie que nous y célébrons. Nos églises vont-elles ouvrir seulement pour un entre-soi confortable, pour des cérémonies où le rituel distrait du spirituel, pour la répétition de fadaises et de boniments infantiles, pour l'appel racoleur et tapageur à des émotions fugitives, pour l'entretien exténué et morose de la consommation religieuse ? Ou bien vont-elles s'ouvrir pour un questionnement et un approfondissement de nos énoncés traditionnels, pour une interprétation savoureuse de la Parole de Dieu loin de toute réduction moralisante, pour une ouverture efficace aux détresses sociales, pour une perméabilité réelle aux inquiétudes, aux doutes, aux débats des hommes et des femmes de ce temps, en un mot pour la révolution eucharistique ? Si le temps de confinement et de suspension du « culte » public nous a permis de prendre la mesure de la distance qui sépare les deux extrêmes de cette alternative, autrement dit du pas que le Seigneur de l'histoire attend de nous, alors, pour parler comme le bon roi Henri, le bénéfice que nous avons retiré valait bien quelques messes... en moins.

fr. François Cassingena-Trévedy 20 mai 2020, solennité de l'Ascension